Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 39

Artikel: Kursaal
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205363

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

peut manger et boire pour son argent. Des automobilistes cossus dont la machine est garée devant la porte s'y rencontrent avec des voituriers du pays, en blouse bleue, qu'ils avaient dépassés bruyamment; ceux-ci leur indiquent le bon chemin et, en cas d'accident, de pneu crevé, leur rendent quelquefois d'autres services; les distances sociales, créées par la richesse, sont ainsi supprimées ou rapprochées par le besoin. On se retrouve tous ensemble, dans la grande cuisine où se prépare le déjeuner qui sera le même ou à peu près pour tous les arrivants. Nos enfants, même à la campagne, ne vont pas ordinairement à la cuisine où ils n'ont d'ailleurs rien à faire. Ici la grande cuisine est l'antichambre de la salle à manger et quelquefois, c'est la même pièce, spacieuse et dallée, qui sert de cuisine et de restaurant; on s'attable à l'autre bout de la pièce, dans le voisinage des fourneaux en activité. Les enfants qui ont faim, ne s'étonnent pas et s'amusent plutôt de ce voisinage. Ils voient et ils regardent la vaste cheminée qui flambe, le fourneau qui ronfle, la broche qui tourne, la marmite qui bout, la longue table de noyer poli et luisant, coupée elle aussi en deux moitiés à peu près égales: l'une où l'on dresse le couvert; l'autre, chargée de la vaisselle de rechange, de la miche de pain, du dessert déjà disposé.

Leçons de choses.

Il n'y a pas que le plaisir du changement dans cette joie de vos chers petits en train de déjeuner à l'auberge et de mordre, avec leurs dents de loup, dans le bon pain frais et croustillant; il y entre déjà un peu de philosophie et d'observation. Ils ont là sous les yeux un raccourci du monde rustique; des scènes familières de la vie de campagne, qui frappent leurs regards, se gravent dans leur jeune esprit.

Chez l'un c'est la malice qui s'est aiguisée; il a été sensible à tel détail d'éducation ou de service; il a trouvé « drôle » une manière de nouer sa serviette, de manier sa fourchette et son couteau, de verser à boire; il lui vient une première idée, encore confuse, mais déjà réfléchie et avisée, des différences de façons que les pays et les usages mettent entre les hommes. Chez un autre, c'est le sens artistique qui s'éveille devant ce cadre rustique, familier et pittoresque. Chez un autre, que je ne blâme point, c'est tout simplement la reconnaissance silencieuse de l'estomac; il se rappellera, comme un bon souvenir, les confitures, naturelles et délicieuses, qu'il a mangées. Laissez chacun d'eux recueillir à sa manière le bénéfice de cette halte à l'auberge et vous raconter sans contrainte ses impressions. Vous verrez combien tout ce petit monde, qui n'a pas ses yeux dans sa poche, sa langue non plus, a déjà un certain sens de la vie, où apparaissent et se révèlent une disposition de nature, un tour d'esprit, un pli plus ou moins accusé du caractère en éclosion.

Avant de repartir, on visite l'auberge elle-même. On fait un tour dans la cour encombrée, dans la chambre à four, dans les hangars, dans les écuries. On voit là tout un attirail, tout un matériel nouveau, dont chaque objet surprend et renseigne, apporte une notion ou suggère une idée. Elevés dans des villes et dans des chambres, ils ne connaissent guère que le langage et la vie de société; leur vocabulaire est assez choisi, mais restreint. Leur vie de petits citadins, c'est-à-dire de petits raffinés, délicats et mièvres, s'enrichit de cette autre vie, moins brillante mais plus laborieuse et plus matérielle, dont l'auberge est pleine.

Bonne camaraderie.

Le petit garçon de l'aubergiste, qui court avec eux dans sa maison, leur sert de guide et les instruit chemin faisant. Ils l'étonnent quelquefois, ils l'effarouchent et l'intimident d'abord un peu par leur air distingué, par leurs beaux habits, par leur politesse, et il n'ose pas tout de suite les tutoyer; mais la connaissance est bientôt faite et la familiarité même est bientôt venue entre gamins du même âge. Lui les émerveille par tout ce qu'il sait, par son entrain robuste de petit gars dégourdi, par sa hardiesse à s'approcher des chevaux, à écarter ou à siffler un chien, à remuer une brouette, une vraie brouette, qu'il déplace, même chargée, en un tour de main. Ils regardent, ils suivent tous ses mouvements, et ils cherchent à l'imiter; ils admirent sa force, son agilité, son adresse qu'il montre sans fierté à ces petits messieurs et à ces petites demoiselles, si différents de lui par certains aspects, si pareils au fond, outre l'innocente conformité des âges, puisqu'ils sont après tout de la même espèce. Ne craignez pas pour vos chers petits, ces contacts avec les enfants d'une ferme ou d'une auberge, que le hasard les amène à fréquenter; ils y dépouilleront bien des maladresses, des timidités et des ignorances, que leur éducation de luxe, renchérie et inquiète, leur a données.

On ne promène pas tous les jours des enfants bien élevés dans des châteaux, dans des musées, dans des villes célèbres, dans des paysages historiques. Il est très joli d'être un petit mondain, tiré à quatre épingles, qui a peur de déchirer son pantalon ou d'égratigner ses souliers jaunes; mais on risque de ressembler à une gravure de modes. Un simple déjeuner à l'auberge a son agrément et son profit, comme vous voyez. »

Et l'auberge rustique n'est pas, certes, le seul élément d'initiation à la vie saine et naturelle de la campagne; il y a la ferme, il y a les champs, il y a la laiterie, il y a la route, etc., etc.

Ciel inclément. — Il pleut à torrent, un vent à décorner des bœufs souffle par rafales. C'est dimanche. L'église est ouverte. Le pasteur est en chaire. Un flot de gens mouillés jusqu'aux os entrent pour se mettre à l'abri.

Le pasteur les voit, mais ne dit rien et réprime rapidement un geste de mauvaise humeur.

Nouvelle invasion de gens mouillés. Le pasteur n'y tient plus.

— Je n'ai jamais aimé, dit-il, les gens qui se font un manteau de la religion, mais j'aime moins encore ceux qui s'en font un parapluie.

Théâtre. — Nous posséderons deux jours *Sarah Bernhardt*. Quelle aubaine! Demain soir, dimanche, la grande tragédienne nous donnera *L'Aiglon*, pièce dont le rôle principal fut écrit pour elle par Rostand.

Lundi soir, elle nous donnera *Les Bouffons*, cette pièce de Zamacoïs, d'une poésie exquise. C'est le dernier moment d'arrêter ses places, s'il en reste.

Kursaal. — Nous avons eu hier, au Kursaal, une représentation exceptionnelle et unique donnée par *Hanako*, la célèbre tragédienne japonaise, la Sarah Bernhardt de là-bas. Foule et enthousiasme.

Depuis huit jours, les représentations quotidiennes du Kursaal ont repris. La salle est pleine tous les soirs. Une uni-cycliste, gentille à croquer; *Noblett*, l'inimitable imitateur; le vitographe Froissart, le meilleur de tous, telles étaient les attractions principales.

Pour la semaine qui vient, programme nouveau et des plus attrayants.

Théâtre Lumen. — Presque tous les Lausannois qui ont assisté à la Fête du Bois de cette année voudront revoir les scènes présentées par le Théâtre Lumen. Cette série a été faite par la manufacture de films créée à Lausanne par le « Lumen ». Au programme de la semaine, signalons aussi le *Circuit de Dieppe*, vraiment impressionnant, avec les accidents d'automobile saisis sur le vif.

Rédaction: Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

---

sans doute pour la rendre plus compacte, puis en détachent les morceaux qu'elles avalent après les avoir trempés dans le *miti*. De même pour le poisson, qu'elles trempent aussi généralement dans le *miti*. Mais le plus curieux de l'affaire, c'est de voir comme elles s'y prennent pour boire cette eau-là; lorsqu'elles désirent s'ingurgiter une petite dose, après chaque bouchée, elles n'absorbent ce liquide ni par gorgées, ni par lampées, ni par cuillerées, mais par pincées. Elles plongent les cinq doigts dans leur tasse, comme elles les plongeraient si elles voulaient en retirer une pincée de farine; puis elles approchent vivement de leur bouche les cinq doigts réunis, ruisselant d'eau à leur extrémité et elles aspirent ce liquide prestement avec un bruit combiné de la langue, des lèvres, d'air et d'eau violemment attirés. Il faut vraiment être Polynésien pour avoir inventé un pareil système de dégustation.

On s'amuse.

Le dimanche soir, à 5 heures, a lieu *l'upa upa*, récréation populaire au son de la musique. Au centre d'une place entourée d'arbres se trouve un pavillon dans lequel s'installe la fanfare; les indigènes viennent de toutes parts, généralement par groupes et bras dessus bras dessous. Les étrangers ne restent pas en arrière non plus; des résidents arrivent en calèche et du haut de leur véhicule observent ce qui se passe; des matelots et des officiers de marine se voient un peu dans tous les coins. Une partie de la foule occupe les bancs; d'autres gens s'installent sur le gazon, mais la plus grande partie circule et batifole au son de la musique; la scène prend de l'animation lorsque la mesure est vive et rapide, comme dans l'air national tahitien; alors le délire s'empare de la jeunesse turbulente. Des paires se forment, des bandes de quatre, de cinq, de six se mettent en mouvement et la cohue s'organise sur toute la ligne La meute est déchaînée, et tous ces groupes bras dessus, bras dessous, chantant, riant et criant, commencent un galop effréné autour du pavilon qu'occupe la fanfare. Les spectateurs doivent se tenir à quelque distance, car cet ouragan de jeunes femmes entremêlées de marins étrangers et de jeunes gens de Tahiti, vous arrive dessus d'une manière irrésistible et, si vous n'y prenez garde, vous vous trouverez tamponné, bousculé et piétiné d'une jolie façon.

Sans douleur.

Les Canaques sont médecins à leur manière; leurs remèdes ne varient pas beaucoup: pour la plupart des maux ils emploient les massages et les frictions à l'huile de coco. Pour les moindres démangeaisons ils appliquent des ventouses à tort et à travers, sur la tête, sur le front, sur la poitrine, sur les reins, sur les jambes, etc., suivant le siège de la douleur. Leur instrument est une espèce de crochet tunisien formé d'un bâtonnet à l'extrémité duquel est fixé une dent de requin, dent fort aiguë, entre parenthèses; ils placent le bâtonnet à l'endroit voulu et frappent sur le bout avec un autre bâtonnet, de sorte que la dent de requin entre gentiment dans la chair; puis l'opérateur frappe à côté du petit trou et continue ainsi une dizaine de fois, de façon à produire sur la peau un joli pointillé sanguinolent; ensuite il applique là-dessus l'orifice d'un flacon à large col, dans lequel il a introduit au préalable un papier enflammé pour y faire le vide; ce quoi fait, la succion commence et le sang sort plus ou moins abondant. Après le premier pointillé, on procède à un deuxième, puis à un troisième jusqu'à ce qu'on suppose l'individu suffisamment servi pour une fois.

Pour les maux de dents c'est encore une autre chanson. On s'adresse à un charpentier ayant déjà quelque expérience dans l'art de les enlever. Le patient penche la tête, ouvre la bouche et fait voir au dentiste improvisé la dent coupable. Le charpentier place la tête de l'individu dans la position qu'il juge convenable, puis saisit un marteau et un long clou, place la pointe de ce dernier sur la dent, vers l'endroit où celle-ci sort de la gencive, puis il frappe un coup sec avec son marteau: la dent saute ou se brise, et la farce est jouée. Les Canaques prétendent que cette opération n'est pas douloureuse; quant à moi je ne puis rien en dire, n'ayant pas eu jusqu'à maintenant, heureusement, l'occasion d'en passer par là.